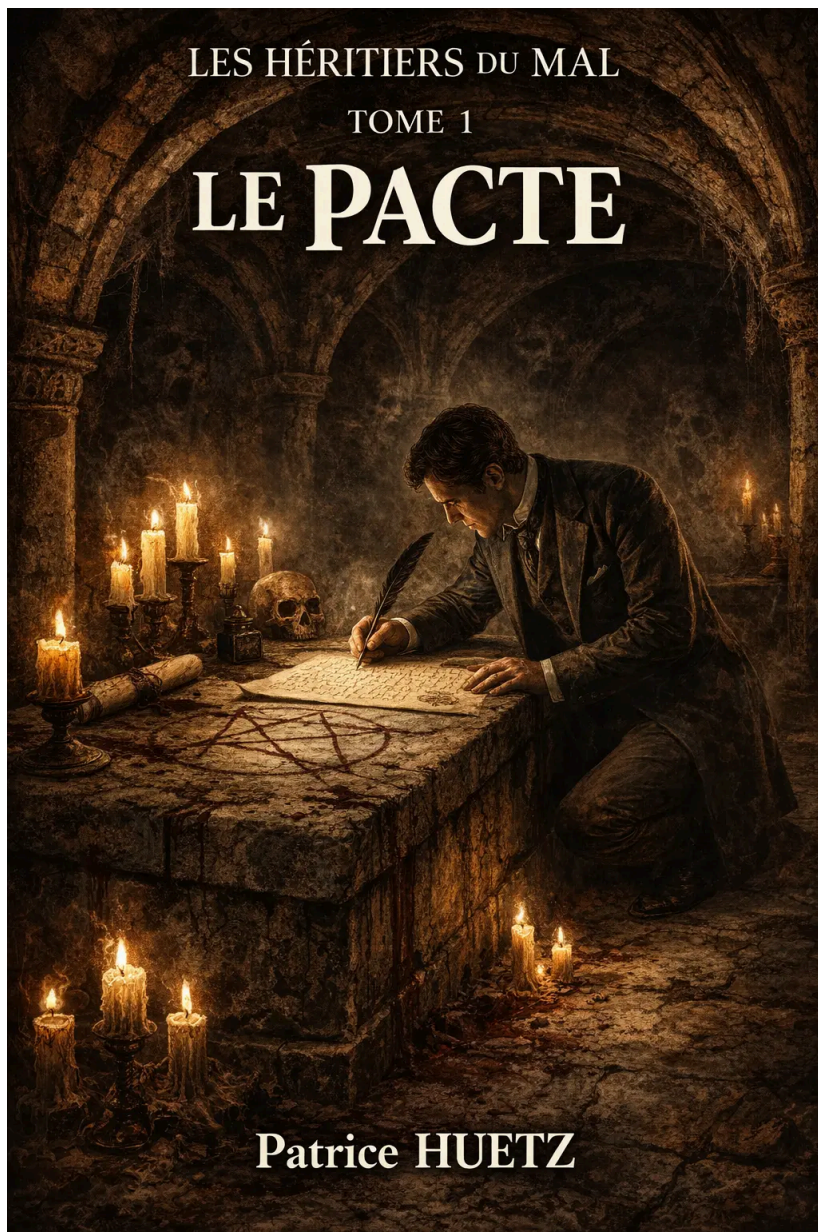


LES HÉRITIERS DU MAL

TOME 1

LE PACTE



Patrice HUETZ

Les Héritiers du Mal — Le Pacte

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Le Notaire Ruiné

Étude Moreau, Sarlat-la-Canéda, Périgord — Novembre 1890

La lampe à huile projetait une lumière jaune sur les registres ouverts, et Augustin Moreau comprit, au moment où la plume glissait de ses doigts engourdis, qu'il était ruiné.

Ce n'était pas une révélation brutale. C'était une accumulation — les mois passés à reporter les colonnes de chiffres, à espérer une erreur dans les additions, une cliente qui paierait enfin, un héritage qui se déclouerait d'un testament embourbé dans les procédures des tribunaux. La réalité des chiffres ne mentait pas, elle ne consentait jamais à la politesse des gens bien élevés. Augustin avait quarante-cinq ans, une étude notariale que son père lui avait transmise avec la solennité d'un sacrement, et une dette qui dépassait désormais de trois fois ses actifs totaux.

Il se leva de son fauteuil de cuir — dont les coutures avaient lâché depuis si longtemps qu'il avait cessé de remarquer les bourrelets de rembourrage qui débordaient — et traversa l'étude silencieuse. Ses pas sur le parquet résonnaient différemment la nuit, quand les clerks étaient partis et que les dossiers dormaient dans leurs rayonnages. Dehors, Sarlat dormait sous un ciel de novembre qui promettait la neige. La cité médiévale se tassait sur elle-même, ses ruelles humides,

ses façades de calcaire doré noircies par l'hiver et les fumées des cheminées. Il connaissait chaque pierre de cette ville depuis l'enfance, chaque famille, chaque secret déposé dans ses archives depuis vingt ans de pratique.

Son père avait géré les successions des notables du Périgord, rédigé leurs testaments, archivé leurs vies dans des dossiers aux ficelles de cuir épais. Théodore Moreau avait transmis à son fils unique cette étude avec la conviction que certaines choses ne devaient pas changer — la solidité d'une maison notariale, comme la solidité d'une maison de pierre, tenait à ses fondations.

Et lui avait tout perdu.

Ce n'était pas sa faute — ou du moins, pas entièrement. L'investissement ferroviaire qui avait tourné au désastre en 1887, quand la ligne Sarlat-Bergerac avait été abandonnée à mi-construction et que les actionnaires avaient perdu leurs mises. Le client Berthelot qui était mort avec des dettes considérables et des héritiers qui se disputaient encore la succession en appel, bloquant des honoraires dus depuis deux ans. La sécheresse de 1888 qui avait ravagé les fermiers du Périgord Noir, lesquels constituaient l'essentiel de sa clientèle — des gens qui reportaient leurs actes notariés quand ils ne pouvaient pas payer le prix d'un mouton.

Mais les raisons n'avaient aucune valeur comptable. Les créanciers se moquaient des raisons. Ils voulaient des chiffres, et les chiffres disaient leur vérité brutale dans les colonnes des registres ouverts sur son bureau.

Il prit dans le tiroir du bas la lettre qu'il n'avait pas eu le courage de montrer à sa sœur Pauline, qui l'aurait pleuré avec des larmes de reproche. Le notaire de Périgueux avait été direct dans sa prose de praticien : sans remboursement intégral d'ici le quinze décembre prochain, la procédure de saisie serait engagée. L'étude. La maison attenante avec ses trois pièces de vie et sa cave à archives. Les meubles que son père avait acquis pièce par pièce avec l'orgueil patient des hommes qui montent. Le portrait dans le couloir — Théodore

Moreau en toque de magistrat, avec ce regard de certitude absolue qui avait intimidé les clients difficiles et réconforté les héritiers en pleurs.

Augustin froissa la lettre lentement, avec méthode, et la regarda brûler dans la cheminée dont les braises rougissaient encore.

Le lendemain matin, il fit ce qu'il faisait chaque matin depuis six mois : il ouvrit l'étude à l'heure habituelle, sept heures trente, reçut le clerc Amédée Fortier avec un bonjour aimable et un salaire qu'il n'avait pas les moyens de payer, et fit semblant avec la précision d'un acteur de province que rien n'avait changé depuis que son père lui avait remis les clés.

C'était cela, la vraie torture. Non pas la ruine elle-même, mais la performance quotidienne de l'aisance. Serrer des mains avec la fermeté d'un homme solide. Signer les actes avec l'autorité assurée que les clients payaient pour avoir. Écouter les doléances des uns et les projets des autres avec ce sourire professionnel que sa mère lui avait appris à l'âge de dix ans. Ranger ses propres angoisses dans le même tiroir que les dossiers en souffrance, le tiroir du bas, celui qu'on n'ouvre que la nuit.

Il avait la réputation d'un homme méticuleux, honnête — peut-être un peu trop conservateur dans ses conseils, disaient certains qui lui reprochaient de freiner des investissements audacieux. Mais fiable. Stable. La réputation était tout à Sarlat. Une ville petite connaissait ses notables comme elle connaissait ses rues, et la chute d'un notaire n'était pas seulement une affaire privée — c'était un spectacle public dont on parlait aux dîners pour les cinq années suivantes.

À midi, Maître Caussade passa la tête dans l'embrasement du bureau. Avocat jovial, moustaches grises en croc, client occasionnel et ami de café depuis quinze ans. « Moreau ! On déjeune ensemble ? Il paraît que la Mère Souillac a reçu des truffes ce matin. Des bonnes, celles de Pézenac. »

Augustin leva les yeux de son acte et produisit le sourire. « Une autre fois, mon ami. J'ai des actes urgents qui doivent partir par le courrier de ce soir. »

Caussade haussa les épaules avec la bonne humeur des gens bien nourris et disparut dans l'escalier. Augustin attendit d'entendre ses pas sur les marches, puis posa ses deux mains à plat sur le bureau, les paumes vers le bas, et ferma les yeux.

La honte était une chose physique, il l'avait découvert dans ces six mois. Elle résidait quelque part entre les omoplates, une pression constante comme un poids porté trop longtemps, un rappel permanent que quelque chose n'allait pas et que tout le monde allait bientôt le savoir. La honte avait une odeur, aussi — elle sentait la laine mouillée et l'encre ancienne, les registres de dettes et les lettres d'avoués.

Son père n'avait jamais connu cela. Son père avait eu la grâce de mourir au sommet de ce qu'il avait construit, respecté par ses pairs, avec une étude prospère et un fils qui semblait alors parfaitement digne de l'héritage.

Ce soir-là, Augustin resta jusqu'à la fermeture tardive. Il prit les registres et les réétudia une dernière fois avec le soin d'un homme qui refuse d'accepter la conclusion évidente, cherchant une colonne qu'il aurait oublié d'ajouter, un actif dissimulé dans un ancien dossier fermé depuis des années. Il n'y avait rien. Chaque chiffre confirmait ce qu'il savait depuis septembre : il n'y avait plus de marge, plus de délai raisonnable, plus aucun miroir commode dans lequel se regarder sans voir ce qu'il était devenu.

La nuit tombait sur Sarlat quand il referma le dernier registre et enfila son manteau. Il avait besoin de boire quelque chose qu'il ne pouvait pas se permettre.

La Taverne de l'Ours était un établissement discret dans une ruelle derrière la cathédrale Saint-Sacerdos, fréquenté par les artisans le soir et les voyageurs de passage. Augustin y venait rarement — les notaires

de sa réputation buvaient leur vin dans des maisons bourgeoises, pas dans des tavernes. Mais ce soir-là, la discrétion de l'endroit avait exactement la valeur qu'il lui cherchait.

Il commanda un verre de vin rouge du Bergerac, paya avec les dernières pièces de sa bourse personnelle — jamais il ne touchait aux fonds de l'étude, c'était sa ligne, la seule qu'il n'avait pas franchie dans six mois de descente — et s'installa dans le coin le plus sombre de la salle, le dos au mur, la tête basse.

L'homme était assis à la table voisine. Augustin ne l'avait pas remarqué en entrant — il avait cette qualité étrange de ne pas attirer l'attention, comme si son corps absorbait la lumière ambiante au lieu de la réfléchir. Grand, habillé correctement mais sans ostentation visible, avec un manteau de voyage de bonne qualité et des mains soignées posées à plat sur la table. Son visage était ordinaire au premier regard — des traits réguliers, une quarantaine d'années peut-être, une expression neutre. Mais ses yeux étaient d'une couleur indéfinissable qui changeait selon l'angle de la lumière des lampes.

« Vous avez l'air d'un homme qui cherche une solution, dit l'inconnu, sans préambule, sans regarder vers Augustin. Une solution à quelque chose de précis. »

Augustin leva les yeux. « Vous vous trompez d'adresse, monsieur. »

« Je me trompe rarement. » L'homme tourna légèrement la tête. Il y avait quelque chose dans ce mouvement — une précision qui ne ressemblait pas à la façon dont les gens ordinaires tournaient la tête. Comme si chaque mouvement était calculé à l'avance. « Notaire Moreau. Étude fondée en 1847 par votre père Théodore. Investissement ferroviaire en 1887. Créancier principal domicilié à Périgueux. Délai expirant le quinze décembre. »

Le silence qui suivit fut d'une qualité particulière — le genre de silence qui indique qu'on vient de franchir un seuil dont on ne connaissait pas l'existence. Augustin sentit quelque chose se resserrer

dans sa poitrine, une alarme froide qui n'était pas encore tout à fait de la peur, mais qui en avait la texture.

« Qui êtes-vous, monsieur ? »

L'homme inclina légèrement la tête. « Quelqu'un qui peut résoudre votre problème, Maître Moreau. Si vous souhaitez qu'il soit résolu. »

Ils restèrent dans la taverne jusqu'à la fermeture, deux heures plus tard. L'homme — il refusa de donner son nom, ou plutôt, il en donna plusieurs au fil de la conversation qui semblaient tous également vrais et également faux, comme si le concept de nom propre ne s'appliquait pas à lui de la même façon qu'aux autres — parla avec la patience d'un professionnel habitué à expliquer des choses complexes à des gens qui résistaient.

Il parla d'une fortune disponible, d'un transfert de propriété dont les conditions étaient inhabituelles mais non illégales selon les termes ordinaires du droit. D'un service rendu qui en appellerait un autre, en retour, dans un cadre temporel non défini. D'un accord dont les termes seraient clairs pour qui savait les lire.

Augustin était notaire. Il connaissait les contrats dans leurs moindres détails, dans leurs subtilités les plus cachées. Il savait reconnaître une clause défavorable dissimulée dans un paragraphe technique, une formulation ambiguë destinée à piéger le signataire inattentif, un engagement irréversible caché derrière des mots polis. Vingt ans de pratique lui avaient appris à lire les documents comme d'autres lisaient les visages.

Et pourtant, cette nuit-là, quelque chose dans sa fatigue accumulée, dans son désespoir de comptable face à des colonnes qui ne mentaient pas, dans la façon dont l'homme parlait — doucement, sans pression apparente, avec le calme de quelqu'un qui a toute l'éternité pour attendre une réponse — le fit écouter jusqu'au bout sans interrompre.

« Ce que vous proposez est inhabituel, dit-il finalement.

— Les meilleures solutions le sont, répondit l'homme. Les solutions ordinaires n'auraient pas suffi à votre situation particulière.

»

« Je voudrais voir le document avant de donner quelque réponse que ce soit. »

L'homme posa sur la table, avec une précision presque cérémonielle — comme un prêtre pose le calice sur l'autel — un objet enveloppé dans du cuir noir. Les attaches étaient de vieux cuir également, noircies comme si elles avaient été longtemps exposées à une chaleur sèche. Ce n'était pas un contrat ordinaire. C'était quelque chose d'autre, plus épais qu'un dossier habituel, avec des pages d'un matériau qu'Augustin n'identifia pas immédiatement dans la lumière vacillante de la taverne.

« Vous avez jusqu'à demain matin pour décider, dit l'homme. Gardez-le cette nuit. Lisez ce que vous souhaitez lire. Posez-vous les questions que vous devez vous poser. » Il se leva de sa chaise avec une fluidité qui n'avait rien de remarquable et pourtant quelque chose d'imperceptiblement différent des façons humaines ordinaires. « Je reviendrai si vous avez décidé. »

Augustin prit l'objet. Il était plus lourd qu'il n'y paraissait — une densité qui ne correspondait pas à son volume apparent, comme si quelque chose l'alourdissait de l'intérieur.

Quand il releva les yeux, l'inconnu était parti. Il n'avait pas vu de mouvement. Pas entendu de chaise repoussée, pas de manteau qu'on reprend, pas de pas vers la porte. L'homme était simplement... absent, comme si l'espace qu'il occupait s'était refermé sur lui.

Cette nuit-là, Augustin ne dormit pas. Il rentra chez lui, alluma toutes les lampes de son bureau, et ouvrit l'objet que l'inconnu lui avait laissé.

C'était un grimoire — c'est le seul mot qui convenait, bien que le mot lui parût appartenir à un lexique de roman feuilleton et non à sa réalité de notaire provincial. Il en avait vu quelques-uns dans sa